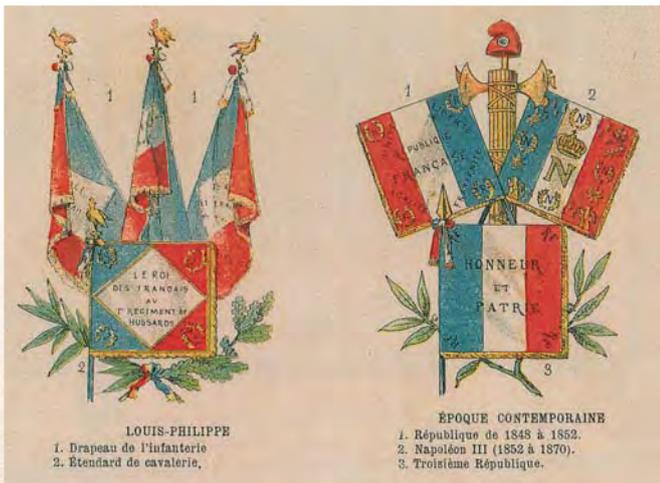
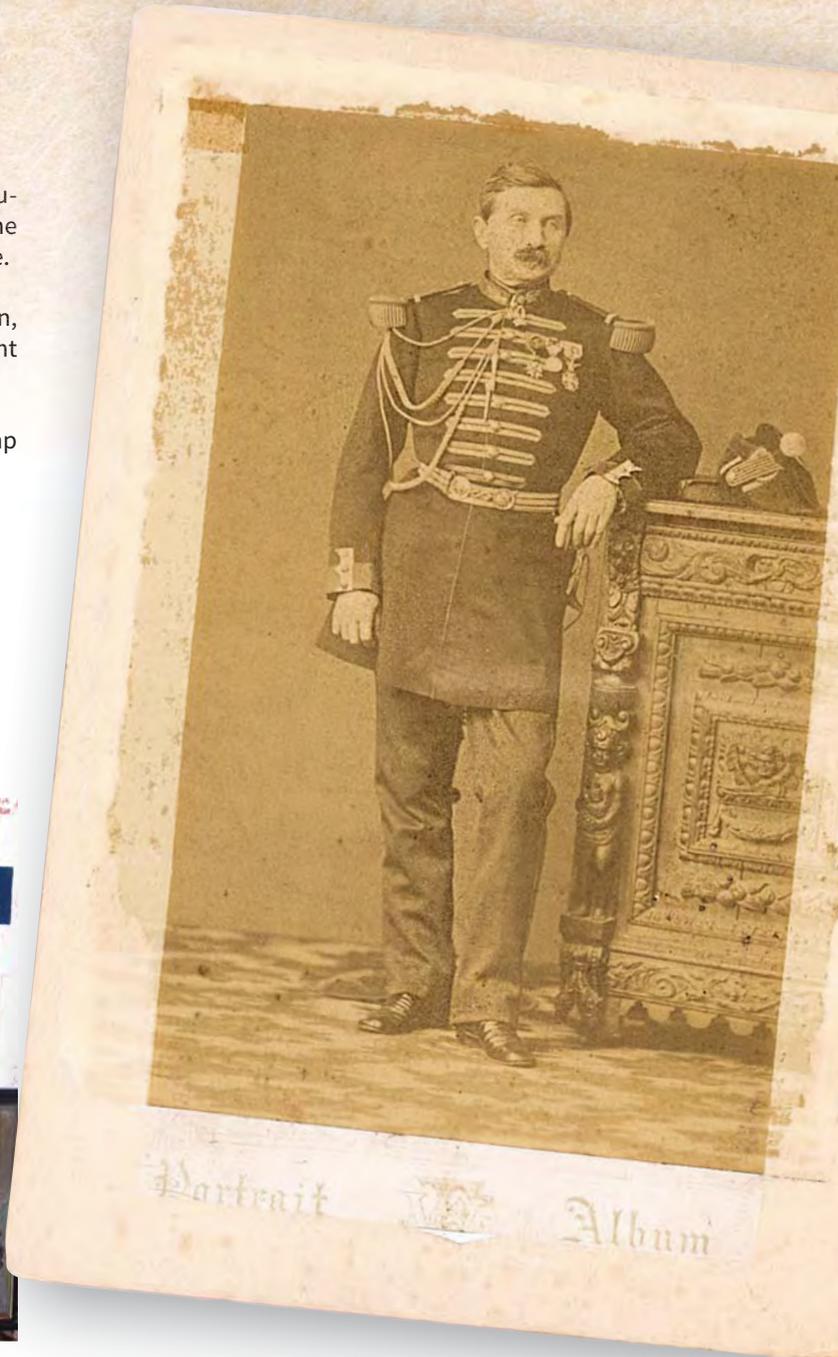


LE COLONEL COUSIN

C'est un grand homme qui a marqué notre commune, au-delà des pierres, des monuments, il a laissé à tout jamais une empreinte qui, encore aujourd'hui, fait rayonner notre village.

Lors de nos recherches pour constituer ce nouveau bulletin, nous avons tous été impressionnés par ce grand homme ; dont la dépouille repose dans le cimetière de Faveroles sur Cher.

A vous de découvrir ou, de redécouvrir ce héros mort au champ d'honneur le 16 août 1870.



Le Colonel Cousin

Né le 16 février 1819
à Faveroles-sur-Cher

Mort le
16 août 1870

1819

1870

Monsieur Louis COUSIN LEMAITRE, meunier au grand moulin au Bout du Pont de Faverolles sur Cher, officia en tant que Maire de notre commune de 1848 à 1857; il était le père du «Colonel COUSIN» né le 16 février 1819 et déclaré à Faverolles sur Cher. Le Colonel COUSIN, porta le même prénom que son père «Louis COUSIN».

Engagé le 28 octobre 1839, à l'âge de 20 ans, il entre à Saint-Cyr le 9 novembre 1839, par chance, de nombreuses lettres écrites à ses parents depuis son arrivée à Saint-Cyr ont été conservées par sa mère, sa famille et, par «les amis du Vieux Montrichard».



Sauvetage.

En fin d'année 1839, il écrivait à ses parents :

«après avoir fait tout ce qui concerne l'entretien, la toilette et l'exercice, un soldat est libre: tandis que, pour nous, suivent études et classes aussi longues qu'au collège, exercice et gymnastique tenant lieu de récréation... puis, promenades militaires – quel que soit le temps – à la suite desquelles il faut se rendre plus propre qu'avant le départ, sinon les punitions nous arrivent. Il est vrai que nous avons la consolation d'un sommeil profond, mais dès cinq heures du matin, réveil au tambour et, il faut aussitôt se remettre sur les jambes, qui se ressentent des fatigues de la veille».

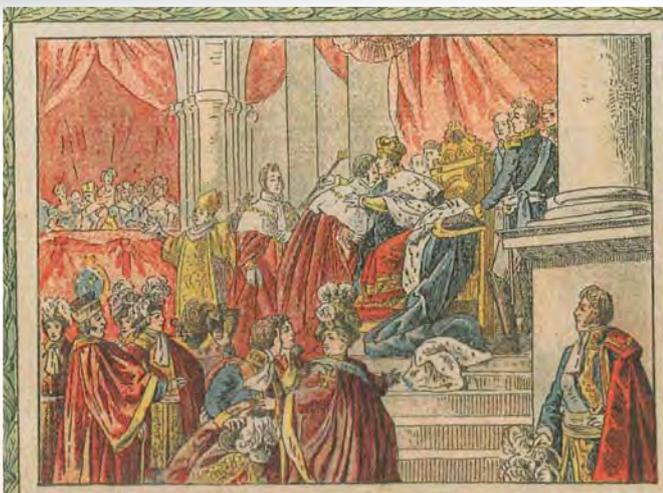
La fin de la lettre est moins pessimiste :

«Enfin, ce genre de vie me devient de plus en plus familier et je crois que, bientôt, ce serait à tort que l'on m'appellerait «Conscrit».

L'AN mil huit cent dix-neuf, le 10^{ème} jour du mois de février, à deux heures du soir pardevant Nous *Sauvage* *Le Maître* *Le Maire* Officier de l'Etat civil de la commune de Faverolles, canton de Montrichard, département de Loir et Cher, est comparu *Louis Cousin* âgé de vingt-cinq ans profession de Cultivateur domicilié en cette Commune le quel nous a présenté un enfant du sexe masculin né ce jour à quatre heures du matin de *Juste de la Roche* et de *Juliette le maître son épouse* et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de *Louis*

Lesdites déclaration et présentation faites en présence de *Paul* premier témoin majeur, âgé de vingt-deux ans profession de *Laboureur* domicilié en cette Commune et de *Antoine fils* second témoin majeur; âgé de vingt-deux ans profession de *Cultivateur* domicilié en cette Commune et ont les déclarant et témoins signé avec nous le présent acte de naissance, après qu'il leur en a été fait lecture. *à la lecture de ce*

Cousin le maître *A. Lemaitre*



SACRE DE CHARLES X. — Charles X essaya un retour de l'ancien régime; il voulut rétablir le droit d'aînesse, supprimer la liberté de la presse; il laissa se former une vaste association, la Congrégation, qui voulait livrer l'enseignement de la jeunesse aux Jésuites. Les ordonnances de juillet amenèrent une révolution (27, 28, 29 juillet 1830).



ATTENTAT CONTRE LOUIS-PHILIPPE. — Louis-Philippe d'Orléans le remplaça; il était libéral et avait combattu à Jemmapes. Son règne débuta par certaines mesures agréables à l'opinion publique: révision de la charte, suppression de l'hérédité de la pairie, etc., mais il fut en butte aux attaques des partis qui tentèrent plusieurs fois des insurrections.

Suit une petite demande d'argent et en post-scriptum ;

«J'ai une autre consolation, je n'ai jamais eu semblable appétit».

Une deuxième lettre, du 31 août 1840, montre un moral bien meilleur, acceptant même, éventuellement la suppression de son «congé» dans la perspective d'une guerre - (Affaire d'Orient) - souligné hélas, d'un «tant mieux !» et citant le compliment reçu à la suite d'une Revue du Bataillon par le Duc d'Orléans : «Bravo, bravo, Messieurs ! Vous êtes arrivés à la perfection et j'en informerai le Roi».

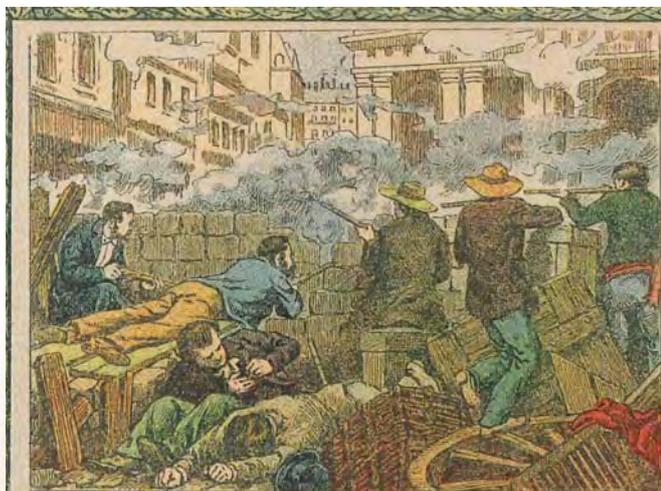
En novembre 1840, une lettre est écrite de la Salle de Police pour un retard d'une demi-minute à l'appel de 2 heures, avec deux jours de punition pour un convoi «manqué au chemin de fer du Midi à la suite d'un retard pris au Palais-Royal où, certains camarades ont eu la faiblesse de ne pas boire d'eau, sachant qu'ils en boiront toujours assez plus tard».

Voici maintenant une missive du 13 décembre 1840 où l'on voit le jeune Saint-Cyrien, tout à fait habitué à la vie militaire, craignant que «l'arrangement des Affaires d'Orient ne lui fasse perdre l'espoir d'être nommé Officier dès le prochain mois de Mai», participant à l'instruction de la promotion suivante, en faisant «potasser la crosse» aux recrues, avec «tous les jours, des manœuvres d'infanterie et d'artillerie ; et, deux jours par semaine, des reconnaissances militaires à cinq ou six lieues de l'Ecole, qui nous permettaient de nous faire servir à déjeuner - repas plus ou moins agréables selon que l'officier se trouve ou non présent dans l'escouade... Vous voyez, ajoutez-il que la deuxième année est moins ennuyeuse que la première, mais aussi il faut travailler davantage».

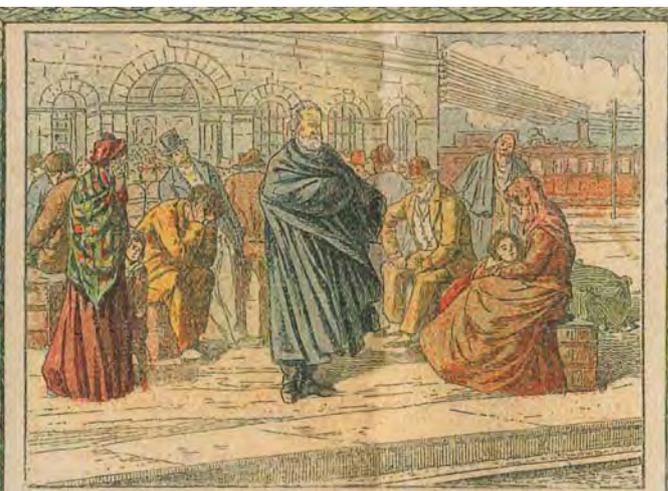


Infanterie de ligne.

Chasseur à pied.



LES BARRICADES. — La conquête de l'Algérie est la partie glorieuse du règne de Louis-Philippe, mais le gouvernement ne se montra pas toujours aussi brave, et l'admiral Pritchard lui valut le nom de «gouvernement de la paix». Ces concessions à l'Angleterre, le refus de réformes politiques urgentes amenèrent une révolution (24 février 1848).



VICTOR HUGO EXILÉ. — Le gouvernement provisoire abolit la peine de mort en matière politique et proclame le suffrage universel. L'Assemblée constituante donne la dictature au général Cavaignac, puis la présidence de la République à Louis-Napoléon Bonaparte qui profite des fautes de l'Assemblée pour faire le coup d'Etat du 2 décembre 1851.



Suit un paragraphe plus impressionnant au point de vue historique :

«Nous assisterons en armes, mardi prochain, à la Cérémonie de la translation des cendres de l'Empereur; il paraît que ce sera magnifique...», paragraphe complété par des réflexions plus personnelles et déjà relevées : «j'oubliais de vous dire que mes fonds commencent à être bien bas».

Dès sa sortie de l'école militaire de Meudon, Louis COUSIN choisit le 6 octobre 1841 son affectation au 24ème Régiment de ligne participant à la conquête de l'Algérie, pour rejoindre son poste, après son «congé», à partir de Montrichard, en diligence à cette époque, il gagne Bourges, où il retrouve un de ses camarades également affecté en Afrique, puis Moulins et Lyon. Un arrêt de 24 heures, pour attendre le bateau à vapeur qui descend le Rhône, lui permet une visite de *«ce qu'il y a de plus remarquable...»* – sans autre détail. Un jour de navigation l'amène à Avignon, il arrive à Marseille d'où, par voiture, il rejoint Toulon. Son camarade et lui, voyant la mer pour la première fois, ne se lassent pas de l'admirer, impressionnés aussi par les gros navires de guerre en attente dans la rade et l'Arsenal.

Quelques promenades en mer et aux environs et, au bout d'une semaine, le 28 décembre 1841, c'est l'embarquement sur le «Cocyste» avec 550 passagers, 520 colons et soldats et 30 officiers.

«Mer très calme pendant trois ou quatre lieues; je n'étais pas malade et j'en étais très fier; mais brusquement tout change: le vent s'élève et la mer devient de plus en plus furieuse. Dès lors je cessai d'être gaillard et de fumer mon cigare en me promenant de long en large comme je le voyais faire aux officiers de marine. Le roulis et le tangage devinrent si grands qu'aucun passager ne pouvait tenir sur le pont... Je fus malade toute la journée. La mer était si mauvaise que plus de trente marins furent atteints du mal de mer... Enfin, fort heureusement pour nous, notre bateau est arrivé sain et sauf le 1er janvier 1842 à 2 heures de l'après-midi».

«J'ai eu le plaisir de pouvoir contempler Alger de quatre ou cinq lieues en mer. A cette distance, la ville apparaît sous la forme d'un triangle. On aperçoit une masse blanche; on jurerait voir une immense carrière.

A mesure que l'on approche on est tout étonné de ne rien voir de saillant comme dans nos villes d'Europe. On n'aperçoit aucun intervalle, toutes les maisons semblent se toucher.

Je vous assure que j'ai éprouvé plus de plaisir en voyant Alger que je n'en ai eu en voyant Paris. Pour un Européen tout est curieux dans cette ville; dans la partie basse on se croirait dans une ville française, on y trouve des magasins et des cafés aussi beaux qu'à Paris. Si l'on se dirige vers la partie haute, c'est-à-dire vers



Chasseur d'Afrique.

Train des équipages.

Garde républicain.

Spahi.

la Kasbah, il n'y a plus rien de français: tout y est mauresque, les constructions, les costumes, les mœurs, l'industrie... comme dans une autre ville du centre de l'Algérie.

Les environs ne sont pas moins dignes d'attention que l'intérieur... enfin si je voulais m'étendre plus longuement sur tout ce qui m'a frappé, je crois que j'aurai un volume à écrire».

Le jeune sous-lieutenant se présente à son régiment et y est très amicalement reçu ; bien que, dit-il «il n'y a que très peu d'anciens élèves de Saint-Cyr...». Après douze jours d'attente il reçoit l'ordre de partir pour Blidah. Il doit alors se procurer rapidement: «un lit de sangle, un matelas, une paire de draps et pour porter tout cela, un âne, car tous ces officiers en ont un à leurs frais».

«Je n'ai donc pas besoin de vous dire qu'après cela je ne suis pas en retard sur mes appointements...» Réflexion en rapport avec la pauvreté classique et, courageusement acceptée, de l'Officier Français, mais peut-être aussi appelant un peu d'aide pécuniaire familiale, quoique de façon plus discrète que ne le faisait le jeune Saint-Cyrien, comme nous l'avons déjà vu dans de précédentes lettres.

Louis COUSIN commence alors sa véritable vie d'officier en campagne et fait son premier séjour en Afrique avant d'être rapatrié en Juillet 1842.



Polytechnique.

Saint-Cyr

- Le 12 mai 1845, il fut nommé sous-lieutenant des voltigeurs
- Puis lieutenant le 1^{er} mars 1847 et lieutenant des grenadiers le 20 juin 1847
- Capitaine le 29 novembre 1849 au 24^{ème} R.I.L
- Adjudant-Major le 21 juin 1850.

Il restera en France dans diverses garnisons jusqu'en 1859 puis retournera en Algérie comme Commandant, chef de bataillon au 2^{ème} Régiment de Zouaves (Oran-Afrique) le 20 mai 1859 et ce, jusqu'en 1861, désolé de ne pas participer à la guerre de Crimée ni ensuite à la Campagne d'Italie.

D'Afrique il sera directement affecté à l'armée du Mexique, embarqué à MERS-EL-KEBIR en 1861 sur le Masséna (amiral Julien de la Gravière).

Le 14 janvier 1862 :

- Il fut promu Lieutenant-Colonel au 95^{ème} le 11 novembre 1863 R.I.L (Régiment Infanterie de Ligne)
- Puis Colonel le 12 août 1866, avant le rapatriement du corps expéditionnaire en 1867.
- Il prendra le commandement du 3^{ème} Régiment des grenadiers de la Garde-Impériale en 1870.



Zouave.

Turco.



1. Etendard de Louis XII.
2. Drapeau des régiments suisses Français 1^{er}.
3. Drapeau des gardes françaises, Charles IX.



AU CIMETIÈRE DE **FAVEROLLES SUR CHER**



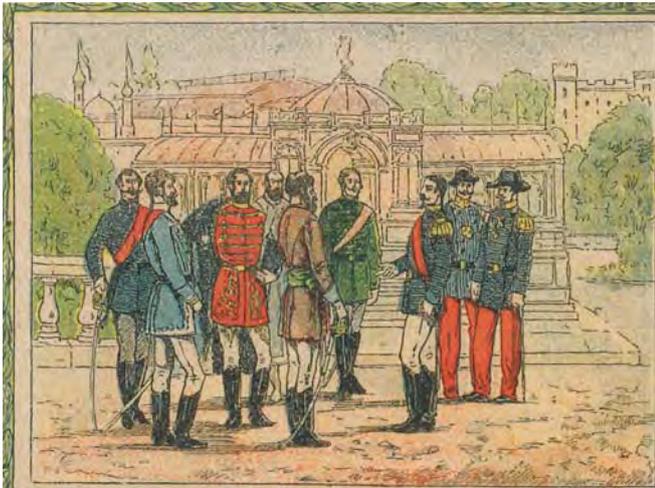
Mort en héros, c'était le 16 août 1870 sur le champ de bataille de Gravelotte que le Colonel COUSIN tombant héroïquement, le drapeau à la main, à la tête de son régiment, le 3^{ème} régiment de grenadiers de la Garde Impériale.

Après avoir été ensevelie, sans cercueil, dans le cimetière de Gravelotte, ce n'est que deux années plus tard, le 19 mars 1872, que sa dépouille a été rapatriée afin d'être inhumée dans le cimetière de Faveroles sur Cher avec, tous les hommages dus à son courage.

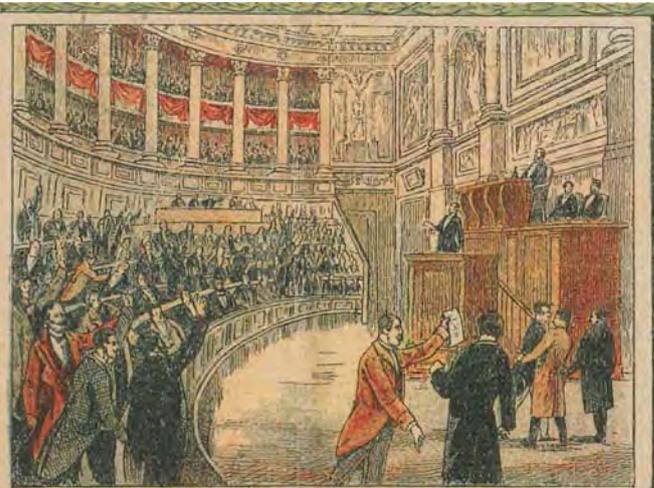
La commune de Faveroles sur Cher voulant lui rendre hommage, offrit à sa famille l'emplacement de son monument dans lequel se trouvent également ses parents, dont son père décédé le 3 février 1857, avait occupé la fonction de Maire.



Les correspondances de son Grand-Père, l'extrait du journal «l'indépendant du Loir et Cher» relatant la cérémonie, l'éloge funèbre du Général BASTOUL, relève la grandeur de ce Faveroles qui restera le héros de notre pays.



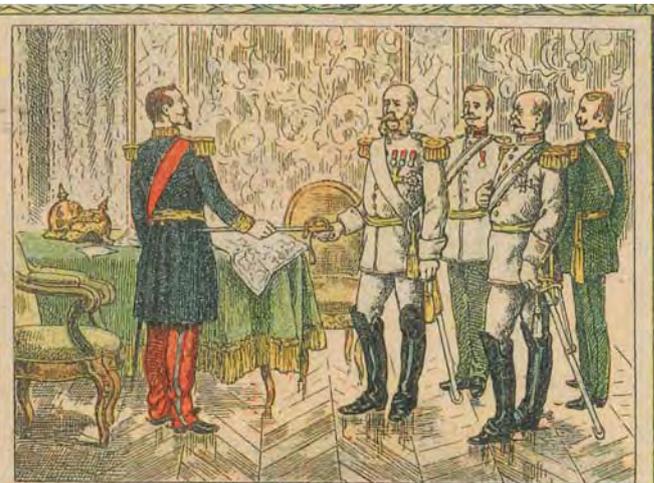
LES SOUVERAINS A L'EXPOSITION DE 1867. — Les victoires de Napoléon III, l'impulsion commerciale, les embellissements de Paris, l'exposition de 1867 donnent à l'Empire une apparence de splendeur; mais l'expédition du Mexique, les atteintes à la liberté, l'impopularité du ministère E. Ollivier lui portent un coup sérieux.



LA DÉCLARATION DE GUERRE A LA CHAMBRE. — La Prusse, dirigée par M. de Bismarck, sut se faire déclarer la guerre; en vain M. Thiers fit tous ses efforts pour s'y opposer, le ministre de la Guerre nous déclara prêts. Nos soldats, mal organisés, mal dirigés, mal équipés, n'étaient que 225.000 contre 600.000 hommes bien disciplinés et bien armés.



LES CUIRASSIERS A REISCHOFFEN. — Nos troupes ne purent lutter contre un si nombreux ennemi. Les Français vaincus à Wissembourg (4 août) à Worth, à Reischoffen malgré la charge héroïque des cuirassiers, virent Strasbourg assiégé le 9 août. Les victoires de Borny, de Gravelotte, de Saint-Privat ne réussirent pas à ouvrir un passage à Bazaine enfermé dans Metz.



NAPOLÉON III REND SON ÉPÉE. — Napoléon III, découragé, malade, n'essaya plus de lutter, et, malgré les représentations de ses généraux et l'armée qui ne demandait qu'à se battre, il se rendit au roi de Prusse avec 80.000 hommes; lui-même fut conduit en captivité au château de Willemsheer.

VOICI L'EXTRAIT DU JOURNAL
**«L'INDÉPENDANT
 DU LOIR ET CHER»
 DU 22 MARS 1872**

qui leur rendait hommage lors de son inhumation qui eut lieu à Faverolles le 19 mars 1872.

Mardi dernier avait lieu une émouvante cérémonie. On ramenait au sol natal le corps du Colonel COUSIN, tué glorieusement à la tête de son régiment le 16 août 1870, dans la journée de Gravelotte.

Sa dépouille, ensevelie sans cercueil, avait été retrouvée non sans peine, dans le cimetière même de Gravelotte.

Pour faire connaître quelques détails de la vie si bien remplie de Monsieur COUSIN, nous pensons ne pouvoir mieux faire que de reproduire le discours prononcé sur la tombe du Colonel par Monsieur Victor DAYMARD, Ingénieur de la marine, né aussi à Montrichard et, qu'un hasard heureux avait amené dans le pays. Sa parole sympathique a été écoutée avec une vive émotion par la foule nombreuse et recueillie accourue de la localité et des environs, pour rendre hommage au vaillant officier que nous étions fiers d'avoir pour compatriote.

Monsieur DAYMARD
 s'est exprimé en ces termes :

«Arrivé jeune encore au commandement d'un régiment, le Colonel COUSIN était entré dans l'armée sans autre appui qu'une vocation profondément déterminée et, une énergique volonté de bien faire. Il dut entièrement le succès de sa carrière à ses qualités solides et aux services qu'il rendit.



Elève remarqué, brillant même, de l'école militaire, il profita de son rang de sortie pour choisir un régiment d'Afrique; il voulait avant tout payer de sa personne ! Sous-lieutenant au 24^{ème} de ligne, il prend durant quatre années une part active aux nombreuses et brillantes expéditions dont l'Algérie était alors le théâtre.

Promu lieutenant en 1847, puis capitaine en 1849, il réalisa dans ce nouveau grade les promesses de son début. Monsieur COUSIN était de ceux qui prennent au sérieux la vie et ses devoirs. Non content de remplir d'une façon exemplaire son service quotidien, il cherche à approfondir les connaissances utiles à sa profession et obtient du ministre de la guerre un témoignage officiel de satisfaction pour ses travaux spéciaux sur l'art militaire.

En 1850, il est nommé Capitaine Adjudant-Major ; pendant 9 ans, il occupe ce poste de confiance. De grands événements militaires s'accomplirent dans cet intervalle ; le 24^{ème} qui comptait de nombreuses campagnes en Afrique ne prit pas





part aux guerres de Crimée et d'Italie. Le capitaine COUSIN en souffrit cruellement: il aurait voulu être là où était le danger ! Ce fut une compensation pour lui d'être envoyé en avant-garde dans la grande expédition kabyle. Il venait d'être nommé chef de bataillon au 2^{ème} zouave; la campagne fut des plus rudes; nos colonnes souffrirent beaucoup du feu de l'ennemi. Le Commandant COUSIN s'exposa au premier rang et la croix de la Légion d'Honneur vint à la fin de 1860 récompenser sa brillante conduite.

Peu de temps après, le gouvernement français commençait dans des proportions d'abord restreintes cette expédition du Mexique qui devait par la suite prendre un si grand développement. Monsieur COUSIN partit avec son bataillon chargé en même temps du commandement de toutes les troupes de terre sur l'autorité supérieure de l'amiral Jurien de la Gravière.

Il assista à la journée PUEBLA où ses zouaves perdirent beaucoup de monde, lui-même eut ses vêtements criblés de balles, mais il eut le bonheur de n'être point blessé.

Il prit part à toute cette campagne si longue et si pénible. Exposé à mille dangers que surmontèrent son énergie et sa prévoyance il traversa le Mexique jusqu'aux rives de l'Océan Pacifique.

Parti le premier, il revint des derniers en 1866, après un séjour de plus de quatre années pendant lesquelles à plusieurs reprises il avait été des mois entiers sans connaître le repos d'un lit.

Il avait été fait successivement officier de la Légion d'Honneur, Lieutenant-Colonel et Colonel au 95^{ème} de ligne, en outre Officier de l'Ordre de la Guadeloupe et Commandant de la couronne de fer d'Autriche.

A son retour en France, le Colonel COUSIN mit tout son zèle à réorganiser son régiment très éprouvé; il y réussit si bien que dès 1867 il est appelé à faire partie de l'armée de Paris. Là ses capacités sont si avantageusement appréciées, qu'au commencement de 1870 il est nommé Commandant du 3^{ème} régiment

des grenadiers de la garde. C'est à la tête de ces soldats d'élite et plein d'espérance dans le succès, confiant qu'il était dans les mesures prises par le gouvernement et pendant que toutes les troupes avaient l'organisation et la solidité de la sienne, que le Colonel COUSIN commença cette campagne où les revers vinrent nous accabler avec une si foudroyante rapidité.

Après les malheurs de Woerth et de Forbach, l'armée française était parvenue à se concentrer: attaquée sous les murs de Metz par les forces prussiennes qui cherchaient à la déborder et à l'enfermer elle livra de terribles batailles parmi lesquelles la journée de Gravelotte restera comme la plus importante et la plus meurtrière.

Les habitants de nos contrées ont pu, hélas, le recueillir de la bouche même de nos ennemis: « le succès de la journée fut pour nous ». L'histoire impartiale dira si le Commandant en chef n'eût pas pu mieux profiter de la victoire. Ce qui est certain c'est que l'armée française enfonça sur presque tous les points les bataillons allemands. Les grenadiers de la garde soutinrent leur réputation, le 3^{ème} régiment fut des plus éprouvés. Les circonstances qui accompagnèrent la mort du Colonel, inexactement relatés d'abord, sont aujourd'hui parfaitement connues.

Accablé par des forces supérieures le régiment décimé semble faiblir; le Colonel dont le cheval venait d'être tué saisit le drapeau et s'élance en avant. Toute hésitation disparaît et les grenadiers reviennent à la charge. Alors se passe une de ces scènes si souvent renouvelées et qui resteront la honte de notre ennemi. Effrayés d'un combat qui va devenir une lutte corps à corps, les troupes prussiennes abaissent leurs armes. Cette feinte arrête un moment les français trop généreux pour frapper un ennemi qui se rend, mais leurs lâches adversaires profitent de cet instant pour relever leurs armes et faire feu. C'est alors que le Colonel COUSIN tombe frappé de nombreuses et mortelles blessures payant ainsi de sa vie l'accomplissement de son devoir. La rage au cœur ceux de ses soldats qui survivrent se précipitent à la baïonnette sur les bataillons allemands qui lâchent pied et abandonnent le terrain au régiment mutilé mais victorieux...



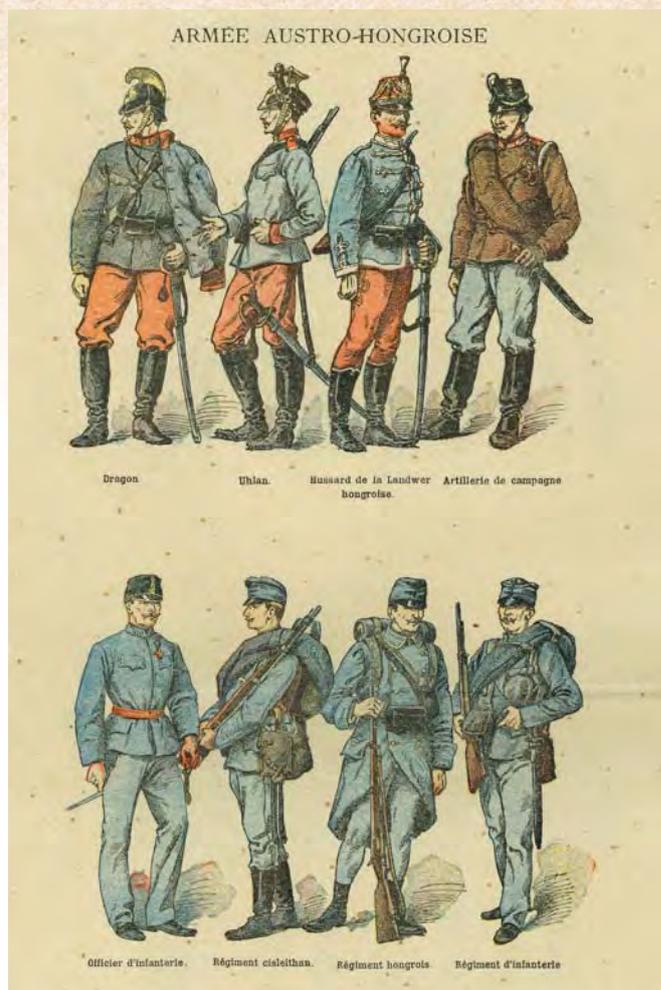
En tombant ainsi, Colonel, vous avez trouvé la mort glorieuse que vous aviez envisagé bien souvent; vous avez en même temps échappé à de douloureux et humiliants spectacles. La France, malgré de généreux efforts et bien des dévouements, deux fois vaincue, envahie jusqu'au cœur, rançonnée, démembrée, déchirée par la guerre civile, les passions des parties déchainées, les citoyens troublés et cherchant avec angoisse un terrain solide pour réédifier une France prospère et à l'abri de secousses nouvelles; voilà du moins ce que vous n'avez pas vu et ce qui eut fait souffrir cruellement un cœur aussi patriote que le vôtre...

L'homme privé chez le Colonel COUSIN était à la hauteur du soldat. C'était l'honneur et la probité mêmes. Simple et affectueux dans ses relations il était presque timide quand il quittait son cercle d'amis, il conservait toute son intrépidité pour le champ de bataille. Aujourd'hui le Colonel COUSIN n'est plus en apparence qu'un cadavre; mais le souvenir de son dévouement au pays, de sa vie et de sa mort héroïque nous reste comme un grand exemple, et la Foi nous montre en même temps que la raison nous laisse entrevoir un monde meilleur où ce qu'il y avait en lui d'immatériel survit à sa dépouille terrestre.

Le Général commandant la division de Tours, les Colonels du 66^{ème} de ligne et du 3^{ème} dragon, avec de nombreux Etats-Majors, étaient venus rendre les derniers devoirs à leur ancien compagnon d'armes.

Le Général BASTOUL a prononcé quelques paroles profondément senties et empreintes d'un noble patriotisme qui ont trouvé un écho dans tous les cœurs.

De tels hommages rendus à ceux qui sont morts pour la France sont bien faits pour ranimer l'esprit de dévouement et retremper les courages».



DISCOURS PRONONCÉ SUR LA TOMBE DU COLONEL COUSIN PAR MONSIEUR LE GÉNÉRAL BASTOUL COMMANDANT LA SUBDIVISION DE TOURS

Un pieux devoir nous réunit aujourd'hui sur le bord de la tombe où, va reposer un enfant de cette contrée que, beaucoup d'entre vous ont aimé et, que ses belles qualités rendent digne des regrets de tous.

Les hasards de notre commune carrière ne nous ont jamais rapprochés et, je ne le connaissais que par sa brillante réputation militaire si justifiée par les paroles que vous venez d'entendre; elles ne me dispensent pas de venir témoigner ici et, l'affectueuse sympathie qu'il inspirait à ses camarades de





l'armée et que je ressens d'autant plus vivement qu'un lien bien étroit nous unissait.

Le Colonel COUSIN est mort à la tête du 3ème régiment de grenadiers que j'ai commandé pendant plusieurs années après avoir ramené de Crimée comme lieutenant, les bataillons dont il fut composé.

Formé à la rude école du siège de Sébastopol, ces vaillants soldats d'un corps d'élite se renouvelèrent sans doute mais, leurs bons exemples ne furent pas perdus et leurs successeurs se montrèrent dignes d'eux à Magenta ou, seuls ils soutinrent pendant deux heures tout l'effort de l'armée Autrichienne.

A Gravelotte, le 3ème grenadier ne démentit pas son origine, écrasé par des forces supérieures toujours croissantes, ses rangs s'éclaircissaient rapidement, le porte-drapeau tombe, ceux qui tentent de le remplacer périssent glorieusement, le Colonel COUSIN s'élança, saisit et relève le drapeau, ranime de sa parole les courages ébranlés et obtient un nouvel effort; mais bientôt il s'affaissa, lui-même mortellement atteint de plusieurs balles, telle fut la fin glorieuse de ce vaillant chef d'un corps qui n'existe plus!

Colonel et régiment n'ont eu qu'une courte mais, brillante carrière, leur souvenir est inséparable.

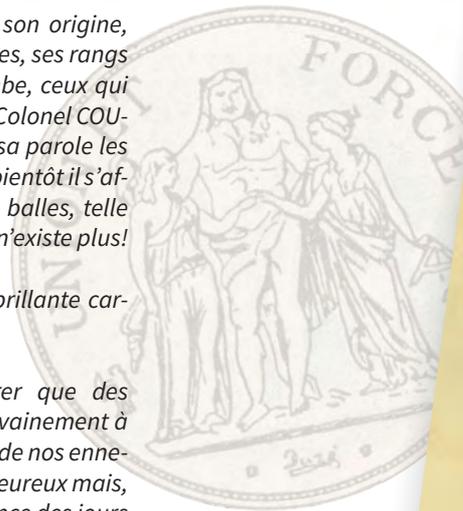
Permettez-moi Messieurs, en terminant, d'espérer que des hommes comme le Colonel COUSIN ne laissent pas vainement à la postérité l'exemple d'une valeur qui le fit admirer de nos ennemis eux-mêmes, d'autres sauront les imiter et plus heureux mais, non plus braves, ils feront luire pour notre chère France des jours de triomphe et déchireront les crêpes de deuil, qu'il nous semble voir flotter aux clochers de nos villes et de nos villages.

Avant de nous séparer, rendons hommage aux sentiments religieux et à l'esprit de famille qui ont inspiré aux parents du

Colonel COUSIN, la généreuse pensée de le ramener parmi nous, ils ont noblement compris qu'ils s'honoraient en ne l'abandonnant pas sur une terre foulée des pieds de nos ennemis.

Celui qui expose sa vie pour le salut commun, trouve un encouragement et une consolidation dans l'espoir que sa dépouille mortelle sera pieusement recueillie par les siens.

Merci à la famille qui, sous l'inspiration du cœur a su donner ce bel exemple et vous, Colonel COUSIN, recevez les adieux de vos frères d'arme et reposez en paix près de ceux qui vous aiment.



LETTRE DU GRAND-PÈRE COUSIN

RELATANT
LA MORT DU
COLONEL COUSIN

du 3^{ème} régiment de grenadiers de la Garde Impériale tué à la bataille de Gravelotte le 16 août 1870

TEXTE ORIGINAL :

Faverolles 5 septembre 1870

Mes chers enfants,

Il est vrai que j'aurai pu vous écrire plutôt, j'y pensais bien tous les jours mais, les mauvaises nouvelles et les tracas de toutes manières m'ont causés ce retard.

Nous allons rester 4 jours à Paris avec le gendre nous avons vu les personnes où il allait le plus souvent pour savoir s'il avait écrit.

Nous avons su que depuis qu'il était partie, il n'avait écrit qu'à sa future femme, quatre lettres.

C'est le cousin BOUCARD qui nous a dit cela, attendu que c'est lui qui faisait son mariage, ainsi le contrat est passé, les robes sont faites et ils ont loué une maison.

Vous le voyez, mes chers enfants, que si la guerre eu éclaté seulement 10 jours plus tard il aurait été marié. Je crois qu'il ne faut mieux qu'il ne le soit pas.

Monsieur BOUCARD a été chez cette dame, il lui a dit que nous étions venu à Paris pour nous assurer si le malheur était réel, il nous a dit qu'elle était bien affligée et qu'il ne nous conseillait pas d'aller la voir dans un pareil état.

Cette dame lui a dit qu'il lui avait remis ses valeurs avant de partir sans lui dire le montant, il nous a dit que nous pouvions être ainsi tranquilles comme si c'était chez nous.

Nous voudrions bien savoir avant que je lui réclame un acte officiel du ministère, quoique nous avions des renseignements du Major qui commande le dépôt, qui nous a dit qu'il avait reçu deux lettres du quartier général qui lui disait qu'il avait été tué dans la journée du 16 entre 5h et le soir et même, il nous a donné les détails sur la manière que la bataille c'était passée en nous disant qu'en arrivant en face de l'ennemis ...les prussiens ont mis la crosse en l'air comme s'ils eu voulu se rendre et quand ils ont été à portée, ils ont tiré, alors le Colonel aurait commandé en avant, vu qu'il n'était pas bien loin.

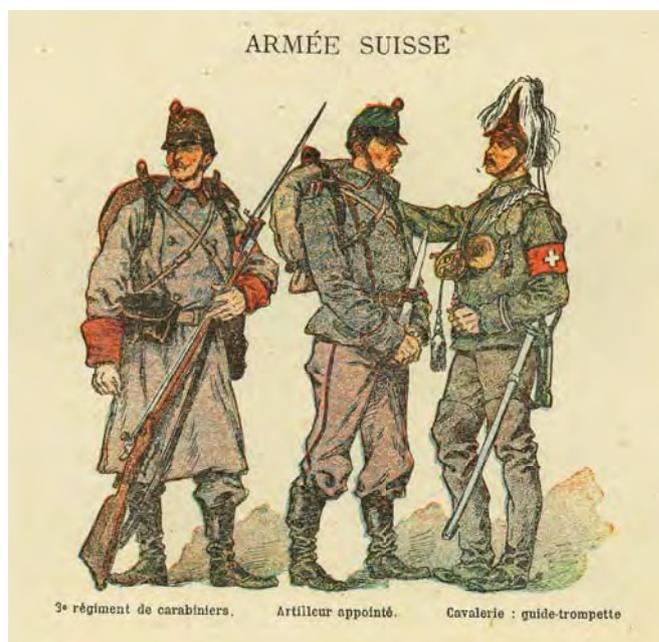
Alors il y eu un combat acharné, son cheval a été blessé et lui aussi et, malgré sa blessure saignante il marchait tout de même ayant abandonné son cheval.

Le porte-drapeau a été tué, c'est un Capitaine qui le reprit, le Capitaine tué aussi, c'est le Colonel qui s'en est emparé et toujours fonçant sur l'ennemi quand, tout à coup, il découvre dans un ravin une quantité de prussiens qui n'avaient pas encore combattu qui font feu sur eux et c'est là où le Colonel a été tué le drapeau à la main.

Le Major nous a dit, Messieurs, il ne vous déshonore pas car il est mort en brave et c'est une grande perte pour l'armée ainsi que pour nous.

Il m'a donné les clefs de tout ce qu'il a laissé ici, je vous les rendrai quand il faudra.

Plus une cantinière qui est revenue et qui était là ce jour, m'a dit que le Colonel n'est plus. Vous voyez qu'après tous ces renseignements qu'il n'y a plus d'espoir en lui.



Antonin est toujours à Auxerre mais, malheureusement il nous occasionne toujours beaucoup de peine depuis 5 à 6 jours, nous sommes tourmentés pour lui, il nous envoie une dépêche qui nous demande 18 Frs pour couvrir une erreur qu'il a faite, nous dit-il, je ne voulais pas lui envoyer, votre mère a fait tout ce qu'elle a pu pour lui envoyer, avec votre tante Legendre.

Depuis ce temps, tous les jours nous relisons sa dernière lettre ou il nous dit qu'il est bien peiné du mal qu'il nous occasionne mais, qu'il faut que son erreur ne se montre pas, si haut qu'il le pensait... je vous promets, me dit-il de vous rendre tout ce qui sera dû, je vous rendrais cet argent dans 2 ou 3 jours.

Vous le voyez mes enfants, quelle peine cet enfant là nous cause.

Il n'en est pas de même de Gaston qui, est toujours à Blois, on voit qu'il manage et qui sait se conduire, il est Sergent, il est venu hier nous voir en mobile.



Je vous assure que c'est un joli militaire et qui se fait aimer de tous ses camarades ainsi que de son officier.

Il m'a dit que le Général est allé les voir à la caserne et qu'il la félicité de sa section pour la manière dont il les commande et la tenue de ses hommes.

Il a deux Caporaux avec lui, j'ai grand peur que l'on ne l'envoie au danger, je vous assure que je suis bien chagriné.

Arthur est parti à Grandville voilà 9 jours, il est à Barcourt ou ils ont des travaux, ils sont très contents, il se porte bien.

Je crains bien que les affaires du Gouvernement arrêtent leurs travaux.

Adieu mes chers enfants, nous nous portons très bien, nous ne

savons pas où cette république va nous mener, enfin prenons courage.

Je vous prie de patienter d'ici que je puisse vous rembourser.

Votre mère ainsi que Camille se joignent à moi pour embrasser ta sœur ainsi que nos petits-enfants.

Votre grand-père qui vous aime.



Gérald COUSIN



LES FRANÇAIS À PÉKIN. — D'autres expéditions établirent au loin notre influence. La Nouvelle Calédonie fut conquise en 1854, une expédition en Cochinchine nous valut le Cambodge. L'expédition de Syrie délivra les chrétiens maronites de la domination musulmane. En 1860 une armée anglo-française força, par la victoire de Pailikao, les Chinois à ouvrir leurs ports.



MORT DE MAXIMILIEN. — L'expédition du Mexique eut un moins heureux résultat. Nos soldats furent vainqueurs de Juarez à Puebla et à Mexico et mirent sur le trône l'archiduc Maximilien d'Autriche. Bazaine mécontenta les Mexicains, l'armée française fut rappelée, et Maximilien, fait prisonnier par Juarez, fut fusillé à Queretaro (1867).



PRISE DE SÉBASTOPOL. — Le 2 décembre 1852, l'empire fut rétabli au profit de Napoléon III. La France, unie à l'Angleterre, combattit en Crimée le tzar Nicolas (1854). Nos troupes triomphèrent à l'Alma, à Balaklava, à Inkermann; l'assaut de Malakof nous livra Sébastopol (1855). Le traité de Paris (1856) mit fin à la guerre.



MAGENTA. — L'unité italienne se fait grâce à la France, alliée de Victor-Emmanuel. Après les victoires de Montebello, Magenta, Milan, Solferino, l'empereur d'Autriche consent au traité de Villafranca (1859) qui donne à Victor-Emmanuel la Lombardie et le titre de roi d'Italie. La Savoie et le comté de Nice font retour à la France (1860).